
OBSERVATIONS
PARTICULIÈRES.

PRESQUE toutes les femmes espagnoles ont le son de voix d'une douceur admirable : c'est un charme de les écouter parler ; je préfère leur son de voix à la plus belle sonate : Gluck n'auroit rien à y changer , c'est de la musique toute faite.

Je crois que le roi d'Espagne ne prend jamais mesure d'habit. Ses habits sont toujours ou trop courts, ou trop longs, ou trop larges ; on ne fait ce que c'est. Si un particulier s'habilloit d'une manière aussi

bizarre , on se moqueroit de lui.

Ici on enterre trop tôt les morts, on ne leur donne pas le tems de mourir. Pourquoi ne pas attendre deux jours, trois jours? Si un mort est mort aujourd'hui, il le fera encore demain, alors il fera tems de l'emporter. Dans la principauté de Neuchatel on enterre seulement au bout de soixante - douze heures, & l'on assure qu'on a vu beaucoup de gens s'asseoir sur leur séant & demander à boire, deux jours après qu'on les a cru morts.

On dit que l'Espagnol est gai; moi, je le crois triste. Tous les soirs je me promene au Prado; nous sommes à peu près quatre

mille ames , & je n'entends jamais le moindre éclat de rire.

L'usage des colombiers est inconnu en Espagne. On enferme les pigeons paire par paire. Ces pigeons ainsi renfermés paroissent à plaindre ; mais s'ils s'aiment , ils sont heureux.

Madrid est peut-être la ville où l'on se tue le moins. Année courante on ne compte pas quatre suicides à Madrid. Tant mieux que les suicides soient rares en Espagne ; tant mieux s'ils l'étoient autant par - tout ; tant mieux si personne ne se tuoit : mais je ne pourrai jamais concevoir comment le suicide n'est pas plus commun ,

jamais je ne concevrai comment la moitié des hommes, curieux, impatiens d'apprendre ce qu'ils verront dans l'autre vie, ne se tuent pas pour l'aller voir.

Le peuple de Madrid est très-libertin. Les dames passent pour être galantes. On dit les demoiselles fort aimantes, mais fort retenues. L'Espagnol en général est timide dans ses amours. Durant des années entières des amans brûlent d'amour, brûlent de desirs, souvent même en meurent, & cela faute de s'entendre.

Tout Espagnol riche qu'on n'enterre pas en habit de moine, est enterré dans son plus bel habit. Il

vaudroit mieux , ce semble , vendre ce bel habit , en habiller un pauvre , & enterrer le mort en chenille.

Quel dommage que les trois quarts de l'Espagne soient incultes ! Ce n'est point assurément la faute de la terre ; par-tout elle est excellente ; la Sierra Morena le prouve : à peine fut-elle cultivée , semée , imbibée de rosée & frappée des rayons du soleil , qu'aussi-tôt elle produisit.

Les Espagnols perdent leurs dents de bonne heure. Il est bien rare qu'ils aient des dents passé cinquante ans ; ou , s'ils en ont , il leur en reste si peu , que ce n'est pas la peine d'en parler.

Une chose bien extraordinaire & bien difficile à imaginer , c'est que parmi les Espagnols on compte une foule d'athées qui ne croient rien , absolument rien , & qui soutiennent tout haut que l'existence de Dieu est un préjugé , que le ciel & l'enfer sont dans les espaces imaginaires , & que le hasard enfin a la feuille des événemens. Ah , les malheureux ! que je les plains !

Je rencontre rarement deux Espagnols ensemble ; il paroît que l'Espagnol aime beaucoup à être seul : il a bien raison. L'homme seul sent mieux , vit mieux , a plus de vie , vit double. L'homme en société , c'est le vin trempé ;

L'homme seul, c'est le vin pur.

Les sécheresses sont communes ici ; l'eau devient rare alors , & beaucoup de gens meurent de soif.

Il se fait à Madrid un nombre infini de bonnes œuvres , & l'on y rencontre plus qu'ailleurs des hommes vertueux , vraiment vertueux, des *hommes-modeles*, qu'on me passe le mot , à qui , pour le bonheur du monde , tous les autres devroient ressembler. A Geneve j'ai trouvé un de ces hommes-là , c'est CHARLES BONNET ; à Neuchatel j'en ai trouvé un autre , c'est S. ROBERT.

Je n'ai trouvé nulle part de violettes plus odorantes ; j'en achetai

hier un bouquet , & depuis hier
ce bouquet embaume ma chambre.

Ici , pour peu qu'un ouvrage soit
un peu gai , on le brûle tout de
suite ; s'il y paroît , le mien sûre-
ment y sera réduit en cendres : tant
mieux , tant mieux , mille fois tant
mieux , cela porte bonheur. Salut
aux ouvrages qu'on brûle ; le public
aime les livres brûlés.

Quoique d'une taille moyenne ,
les Espagnols sont très-bien faits ;
mais en général , ils sont noirs &
laid. Ce qui défigure un très-
grand nombre d'Espagnols , ce sont
leurs oreilles , qui sont si longues
qu'elles n'entreroient pas dans mon
gant.

Après le royaume de Naples l'Espagne est le pays, je crois, où l'on trouve le plus d'hommes titrés. Ici s'appelle *marquis*, *comte*, *chevalier* qui veut, tous les titres sont au pillage.

La partie de l'éducation la plus négligée à Madrid, c'est la culture de la mémoire. Les Espagnols ont peut-être raison; souvent la mémoire a des suites cruelles. S'il est cent choses, cent personnes dont je me souviens avec plaisir, il en est mille que je voudrois oublier. K*** par exemple.

On porte le viatique avec beaucoup de pompe. La première personne qui se trouve en voiture, est

obligée d'en descendre & de prêter son carosse à Dieu.

Ces vaines cérémonies sont les dernières planches sur lesquelles se sauve , si on ose le dire , la religion aux abois.

Je n'ai vu nulle part aussi peu de jolis enfans. Par-tout en général on est joli dans l'enfance ; mais l'Espagnol , contre l'usage , est déjà laid avant d'être grand.

Un médecin Danois soutient dans une these qu'on peut entendre avec les dents. On remarque en effet que presque tous les sourds ouvrent la bouche pour écouter. Les Espagnols font de même ; il semble qu'ils ont l'oreille sur la langue.

Les églises sont d'une magnificence extrême. Quand on y entre, durant quelques minutes on est ébloui, on ne peut rien distinguer, rien voir. Les peintres Espagnols ne manquent jamais de donner à leurs saints, à leurs saintes, la plus jolie figure du monde; Dieu lui-même, tout crucifié, tout mort qu'il est, est représenté en Espagne beau, grand, fait à peindre.

Je crois avoir déjà parlé de la sobriété espagnole, elle est souvent poussée à l'excès. Je me rappelle qu'un jour j'entrai dans une bonne maison de Madrid; j'y trouvai quatre personnes, on alloit dîner, on venoit de s'asseoir, tout étoit servi,

servi, il n'y avoit qu'un œuf & quatre pommes sur la table.

L'Espagne est pleine de prophètes qui s'en vont de village en village, tantôt prédifant un tremblement de terre, tantôt un ouragan, tantôt la fin du monde. Ces prédictions consternent le peuple ; il faudroit, je crois, punir tous ces prophètes ; il faudroit, ce semble, leur mettre dans la bouche une espece de baillon, qui, pendant quelques jours, les empêchât de parler.

Le reproche le plus général que j'aie entendu faire aux Espagnols, c'est qu'ils manquent de caractère. Il est impossible dès lors de les

aimer beaucoup , de trouver plaisir à vivre avec eux. Un homme sans caractère n'est rien , n'est bon à rien. Il faut qu'un homme ait un caractère , comme il faut qu'il ait un nez.

Les Capucins de Madrid ne for- tent jamais de leur couvent. Là ils ont presque tout ce dont ils ont besoin : un frere lai va leur chercher ce qui leur manque. De tous les moines ce sont les Capucins qui me font le plus de pitié , que je plaindrois le plus , si après la mort la vie ne revenoit à personne.

Chaque soldat couche seul. Ce règlement a été fait sous ce regne. L'Espagne est la seule puissance où

le foldat puiſſe dormir à ſon aïſe ,
& ſe retourner dans ſon lit.

Autant les dames ont le ſon de
voix agréable & ſonore , autant les
meſſieurs l'ont dur & pénible à
entendre. Chaque fois qu'un Ef-
pagnol parle , il ſemble toujours
qu'il eſt fâché , qu'il gronde , ou
qu'il a mal à la gorge.

Je reviens ſouvent ſur le ſon de
voix : je le fais exprès.

M. Lavater qui a dit de ſi belles
choſes ſur les phyſionomies , M.
Lavater qui prétend deviner par
l'inspection des traits les affections
de l'ame , les qualités de l'eſprit ,
n'a pas écrit une ſeule phraſe ſur
le ſon de la voix.

C'est l'élégance de la taille , c'est la beauté des yeux , mais sur-tout c'est la finesse , c'est la magie du regard , qui distinguent les femmes de Madrid ; & , c'est à Madrid où l'homme qui craint d'aimer , doit le plus souvent dire aux jolies femmes qu'il connoît : *je vous en prie , ne me fixez pas.*

C'est parmi le peuple , c'est parmi les pauvres que l'on compte ici le plus de dévots ; tant il est vrai que lorsqu'on n'a rien , & lorsqu'on souffre , c'est un plaisir de prier Dieu.

Quoique les appartemens soient très-vastes , ils sont obscurs néanmoins , parce que les fenêtres sont mal disposées , les jalousies tou-

jours baissées , les rideaux toujours tirés ; il semble que les Espagnols ont peur du jour ; il semble qu'ils ne savent pas encore que rien ne meuble une chambre aussi bien que la clarté.

Le pont construit sur le Mançaranès (1) a coûté dix - huit millions , & pendant neuf mois de l'année le lit de ce fleuve ne contient pas cent bouteilles d'eau.

Les Espagnols ont mille qualités estimables ; entr'autres ils ont celle de dire hautement ce qu'ils pensent des ministres & des hommes en place. J'ai entendu dire à

(1) Fleuve qui passe à Madrid.

plus de vingt personnes qui parloient de M. O - R...i : *Nous ne le haïssons point , il n'en vaut pas la peine , nous ne faisons que de le mépriser.*

En Espagne on enterre les morts à visage découvert. Cet usage devoit être général ; un extrait mortuaire ne suffit pas pour constater la mort. Il y a trente ans qu'il se passa en France une scène odieuse. Le comte de * * * ayant envie de jouir de son bien , fit enlever son pere , le fit jeter dans un cul-de-basse-fosse , & publia que son pere venoit de mourir : les cloches annoncerent le lendemain qu'on alloit enterrer le mort , & l'on enterra une pierre.

Les Espagnols aiment beaucoup qu'on les salue , & néanmoins jamais ils ne préviennent. Quand ils vous rencontrent , ils vous regardent fixement , & semblent vous dire : *saluez-moi , vous le devez.* J'ai pensé avoir une affaire ; j'en aurois mille à ce prix. Très-volontiers je préviens un enfant , un vieillard , un laquais ; mais un Espagnol , tout grand , tout riche qu'il sera , jamais je ne le saluerai le premier , je saluerois plutôt une hirondelle.

Le peuple de Madrid est très-baud. Pour voir arriver un prince , un grand , un cardinal , &c. un Espagnol feroit volontiers quatre postes. La manie de courir après

les princes est au reste assez générale par - tout. Je resterai seul de mon avis sans doute ; mais tous les souverains du monde pourroient , l'un après l'autre passer derrière moi , sans que je tournasse la tête pour les regarder.



*EDIT DU CONSEIL,
ORDONNANCES DE LA POLICE.*

A Athenes toutes les loix se publioient au son du sistre & du tympanon. Le sistre commandoit l'attention, préparoit les esprits à l'obéissance, & aidoit les Athéniens à retenir la loi qu'on publioit.

En Espagne c'est au bruit du tambour, & c'est le bourreau qui publie les ordonnances & les édits. En vain j'ai demandé, en vain j'ai voulu pénétrer la cause d'un usage aussi extraordinaire. Quelle sanction, quel poids, en

effet , peut conserver un édit quelconque , après avoir passé par la bouche d'un bourreau , d'un homme infame ?

A propos d'infame , un bourreau doit - il l'être ? Quelle question ! Oui , sans doute : par-tout le bourreau , sa femme , ses enfans doivent faire une classe à part ; mais comme l'infamie est une peine réelle , comme il est injuste de punir un homme qui souvent pense mieux , vaut mieux , a plus d'ame que la plupart des gens qui le fuient , le méprisent , & rougiroient de causer avec lui , un bourreau devrait être un scélérat à qui on laisseroit la vie , &

qui, bien logé, bien nourri & condamné à une prison perpétuelle, en sortiroit seulement pour les exécutions.

Mais le métier de bourreau n'est point aisé; mais pour l'apprendre il faut du tems; mais un bourreau habile est un homme rare; eh bien, qu'on massolle pour tous les crimes; il ne faudra alors plus ni apprentissage, ni coup - d'essai, ni chef-d'œuvre, & le premier venu sera assez savant.





ANTIQUITÉS.

A chaque pas qu'on fait en Espagne, dans le royaume de Valence sur-tout, on trouve des frises, des colonnes, des mosaïques, & personne ne regarde ces débris.

Que m'importe à moi, me disoit un jour Don *Pepe L* & la ville d'Herculanum, & les ruines de Palmyre, & les marbres d'Arundel, pourvu que mon confesseur dine & soupe bien ?

Au confesseur près, don *Pepe* avoit sans doute raison: aussi peu que lui, je suis l'admirateur des ruines.

Je pourrois traverser la Grèce sans regarder ses colonnes, sans entrer dans ses temples ; je pourrois habiter Rome sans aller voir le Panthéon, le champ de Mars, les bains de Colifée : bientôt tous ces débris ne seront plus. La colonne, & l'arc de triomphe, & la statue de bronze, tout se fend, tout s'écroule. Les souterrains ténébreux, les cavernes profondes, les grottes humides, les rochers sur-tout, ce sont là mes antiques.

Témoin de la création, un rocher m'arrête, me force à le regarder, à l'admirer ; & quand je pense qu'il ne finira qu'avec le monde,

que dans cent mille ans il fera encore tout neuf, & que lors du déluge ce rocher trempoit dans l'eau, j'ai envie, pour ainsi dire, de m'agenouiller devant lui.



 IMPRIMEURS, LIBRAIRES.

GRANDE est la différence entre les libraires Espagnols & ceux du reste de l'Europe : les uns font fortune avec *la Guide des pêcheurs* ; les autres, avec *Thérese philosophe*, *le Pou François*, *l'Odalisque*, *D. B.* & autres ordures. L'Inquisition est le frein des premiers, la police est l'inquisition des seconds ; mais, malgré la police, tout s'imprime.

Le théologien Saa a gagné à Madrid cinquante mille piastres fortes, en commentant, en récrépissant le Pere Jerôme, le Pere

Bonaventure ; & les libraires François ont refusé de payer cent écus pour les manuscrits de M. de Paw, le premier historien, le premier politique, l'homme du siècle (sans exception) qui a le plus de génie.

— Sans exception ! Oui, sans exception. Les hommes engoués de M. Raynal crieront sans doute à l'injustice ; mais ces cris n'empêcheront pas que cet historien ne soit diffus, plagiaire, relateur infidèle, partial, injuste & mal instruit ; mais ces cris ne feront oublier à personne, qu'aussi-tôt qu'il entre quelque part au mont Sinai, au buisson ardent, aux éclairs, à
la

la foudre près : l'abbé Raynal paroît venir de la part de Dieu ; l'abbé Raynal paroît dire avec Moyse : *Que la terre & les cieux m'écou- tent ; & tous ceux qui l'écoutent , n'entendent jamais que des contes , des anecdotes & des dissertations sur le sucre , le café & l'indigo.*

Plutarque conseilloit aux bavards de son tems de ne voir que des personnes au - dessus d'eux , afin que leur présence pût leur en imposer , pût les contraindre à se taire , ou du moins à ne parler qu'à propos. La recette de Plutarque est excellente , mais ne suffit pas toujours.

Quand le prince Henri passa à
Tome II, G

Lausanne, l'abbé Raynal qui étoit là, dîna avec le prince, qu'il interrompoit à tout moment pour lui faire des contes. En vain le pouffoit-on, lui faisoit-on des signes; l'abbé ne sentoit rien, ne voyoit rien, il parloit, il parloit, il parloit.

Une femme charmante & de beaucoup d'esprit disoit un jour : *On assure que M. Raynal va s'en retourner en France, ah, tant mieux ! tant mieux ! car tous les jours il vient chez moi, tous les jours il m'ennuie, tous les jours il me donne la fièvre ; & s'il restoit ici, en vérité, je crois qu'il me tueroit.*

 LES CAFÉS

SONT plus communs à Madrid que les cabarets, quoique ceux-ci soient en très-grand nombre.

Les Espagnols sont passionnés pour le café ; ils le font mieux que nous , ils le boivent mieux que nous ; ils ne le prennent pas d'un trait , ils le savourent long-tems , ils le boivent goutte à goutte , ils le boivent chargé , chaud , presque brûlant ; il est meilleur alors , il est meilleur quand il brûle , il pénètre mieux les visceres , les entrailles , & porte plus vite dans les membres , dans le sang , à la tête , la

vie , la santé , l'activité , & cette chaleur enivrante & magique qui embellit , colore tout ce qu'on voit , qui anime tout ce qu'on dit.

Vous dont le menton joint la poitrine , vous dont le ventre traîne par terre , vous que la goutte empêche de dormir , vous à qui la consommation fait trouver le tems long , ne prenez plus des remedes , ne vous tuez pas , buvez du café , enivrez - vous de café ; vous maigrerez , vous transpirerez , vous guérirez , vous dormirez , vous ferez enchanté de vivre , & vous ferez bientôt auffi mince que moi,





S O I E S.

LA meilleure qualité de soies pour les étoffes pleines & unies est celle qu'on tire des royaumes de Valence & de Murcie. Ces soies sont, quoi qu'on en dise, supérieures aux soies de Messine, & même aux soies de Syrie, connues en Europe sous le nom de *luges*, *chouf*, *billedun*.

Si les étoffes fabriquées en Espagne ne paroissent pas aussi belles que les étoffes de Lyon, de Tours & d'ailleurs, ce n'est pas la faute de la soie, c'est la faute des ouvriers qui ne se donnent pas la

peine de renouer les fils rompus , & qui ne frappent point également le battant du métier. De là l'inégalité de l'étoffe ; de là des raies , des je ne fais plus le nom , tout le long de la piece.

Les Espagnols ne savent pas en outre combien une teinture éclatante embellit l'ouvrage ; ils ne savent pas que presque toutes leurs couleurs sont vergées ; ils ne savent point que les soies qui doivent être employées à faire la même piece , doivent être jetées dans la même chaudiere , afin d'éviter qu'elles ne soient bardées par des couleurs plus claires , plus brunes , plus sombres , ou plus éclatantes ,

Sous la direction de M. *Victor Glutz*, homme intelligent, homme de mérite, vraiment patriote, & membre du grand conseil du sénat de Soleure, on vient d'établir en cette ville une fabrique de gros-de-Tour, de fatin & de taffetas; déjà cette manufacture ne laisse rien à desirer pour la beauté des soies, l'attention, l'aptitude des ouvriers, la force, le moëlleux de l'étoffe, la netteté, la pureté, & l'éclat des couleurs.

Soleure possède encore un grand nombre d'autres fabriques, & pendant presque toute l'année l'Aar est chargée de bateaux qui transportent à Geneve, en Hollande, dans

toute l'Allemagne, & même en
Italie, les fruits des veilles & de
l'industrie de cette sage république.



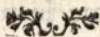


T A B L E S D ' H Ô T E

NE font pas connues en Espagne ; tant pis. C'est à une table d'hôte qu'on apprend à connoître les mœurs, le génie d'une nation ; tant pis. C'est à une table d'hôte qu'on peut voir les habitans d'une ville , moins gênés & plus ouverts qu'ailleurs ; tant pis. C'est à une table d'hôte qu'on trouve des étrangers de tous les pays , de tous les états.

Oui , je le fais ; oui , le préjugé flétrit les tables d'hôte : mais comme le préjugé est un ignorant ; comme le préjugé n'a ja-

mais conseillé rien de bien , rien de bon ; comme le préjugé n'a jamais rien appris à personne , il faut , quand on voyage pour voir , pour apprendre quelque chose , envoyer son valet - de - chambre tourner un couvert à la table d'hôte ; près du feu , s'il fait froid ; & s'il fait chaud , près de la porte ou près de la fenêtre. Là on est à son aise , on est en chenille , on a les cheveux en désordre , on est en bottes ou en pantoufles , on mange ou l'on ne mange pas , on parle ou l'on se tait. . . . Il vaut mieux se taire , & l'on s'instruit en mangeant.



C H E V A U X.

DEPUIS quelque tems les haras font négligés ; & néanmoins les chevaux d'Espagne conservent des qualités qui les distinguent encore. Ils font communément noirs ou bai-marrons ; ils ont les oreilles bien placées , une longue criniere , l'œil ardent , du courage , de la souplesse & de la fierté.

Les chevaux Andalous passent pour les plus beaux , aussi les préfere-t-on pour la guerre , la pompe & le manège.

La ville de Cordoue est fameuse par les beaux chevaux que four-

nit son territoire. Le roi y entretient un haras. La race barbe, qui est particuliere à cette province, est conservée par une société de gentilshommes, nommés *maestranza*.



C H E M I N É E S.

L'USAGE des cheminées est presque inconnu à Madrid; on y supplée par des *brazeros* ou brafiers portatifs, qui répandent une chaleur très-égale & très-douce. On jette dans ces brafiers je ne fais quel bois, ou graine, ou poudre; mais cela sent bon.

Il y a quelque tems qu'une comédienne très-jolie se plaignit au duc d'Albe qu'elle n'avoit point d'argent, que sa chambre étoit froide, & qu'elle y geloit; le duc d'Albe lui envoya un de ces brafiers remplis de piaftres... Ces

traits d'humanité ou de galanterie ,
 comme on voudra , ne font pas
 rares en Espagne. Comment s'em-
 pêcher , en effet , de donner un
 brafier ou autre chose à une comé-
 dienne qui est jolie , qui n'a point
 d'argent , & qui a froid ?



ÉTAT MILITAIRE D'ESPAGNE.

L'INFANTERIE Espagnole est composée :

Un régiment des gardes Espagnoles.

Un régiment des gardes Wallons.

Trois régimens d'infanterie nationale.

Trois régimens Irlandois.

Trois régimens Wallons.

Deux régimens Italiens.

Quatre régimens de Volontaires étrangers.

Quatre régimens Suisses.

Chaque régiment est de deux

bataillons, dont chacun a huit compagnies de fusiliers, & une compagnie de grenadiers, composée d'un capitaine, d'un lieutenant, d'un sous-lieutenant, d'un premier, d'un second sergent, de six caporaux, d'un tambour & de cinquante-quatre soldats.

Les huit compagnies de fusiliers sont composées de même.

Un colonel, un lieutenant-colonel, un major, un aide-major, deux enseignes & un aumônier composent l'état-major.

La cavalerie est composée de trois compagnies des gardes-du-corps, l'Espagnole, l'Italienne & la Flamande, d'une brigade de

carac-

carabiniers, & de quatorze régimens de cavalerie.

L'Espagne a huit régimens de dragons.

La cavalerie & les dragons tirent leurs remontes de l'Andaloufie.

Indépendamment de cet état militaire, il y a encore des milices provinciales enrégimentées, & qui forment un corps de quarante mille hommes à peu près.

La paie du foldat est de sept fols par jour, avec une livre & demie de pain. La moitié de chaque régiment est en femestre en tems de paix. Chaque foldat emporte avec lui la paie & le pain de deux mois

d'avance, & reçoit le reste à son retour.

La marine Espagnole consiste en sept vaisseaux de ligne du premier rang, en quarante-un du second, onze du troisieme. Les Espagnols ont en outre quatre galiotes à bombes, deux goëlettes, sept demi-galeres, huit hourques, trois brigantins, une corvette, sept paquebots.



H U I L E.

DANS un pays planté d'oliviers on devroit s'attendre naturellement à trouver de bonnes huiles, & c'est le contraire. En Espagne l'huile est mauvaise, très-mauvaise, & l'on accommode tout à l'huile; rôti, ragoût, soupe, tout est à l'huile, tout nage dans l'huile.

Pour obtenir du lait ou du beurre, il faut ou crier, ou battre l'hôte, ou dire des douceurs à l'hôtesse: si elle est jeune & jolie, cela n'est pas difficile; mais si elle est laide, mais si elle est vieille, comment faire?

J'ai oublié où , mais j'arrivai mourant de faim , & je trouvai un lievre à l'auberge. J'ordonnai de le faire cuire : *point d'huile , point d'huile* , répéta vingt fois mon laquais ; moi , je le répétau vingt autres ; & néanmoins quand j'entrai dans la cuisine pour demander si mon lievre étoit prêt , l'hôtesse venoit , malgré mes ordres , de verser sa lampe dans le plat.



 CONTREFACTEURS.

H EUREUSEMENT les contrefacteurs sont inconnus en Espagne ; ils le seroient bientôt partout , s'ils étoient flétris. La raison , l'équité , les loix du commerce , & l'intérêt de la littérature exigeroient que tout contrefacteur fût puni.

Mais la gloire , dit - on , doit être seule le salaire d'un écrivain : & pourquoi ? Pourquoi donc un auteur devoit-il rougir de vendre ses découvertes , de mettre un prix à ses idées ? Pourquoi la nation en corps recevroit-elle gratis des le-

çons , des conseils , que lui paie-
roit chaque particulier ?

Depuis que l'argent est devenu
le signe, l'échange de nos besoins,
tout doit naturellement s'acheter
& se vendre.

Le général, l'officier & le sol-
dat vendent leurs membres, ven-
dent leur sang , mettent leur vie à
l'enchère ; les rois eux - mêmes se
font payer. La taille , les gabelles,
les impôts ne sont - ils pas les
gages , la paie des rois ?

Un auteur rougiroit de vendre
son livre ! quand il achete les sa-
cremens , quand on lui vend la
bénédiction qu'on lui donne , la
messe qu'il entend, le trou qu'on

lui creuse, & le son de la cloche qui avertit ses parens, ses amis, ses voisins, qu'il est mort, & qu'ils ne le verront plus!

Peut-il, doit-il donner son ouvrage gratis, quand son éducation a coûté des sommes immenses, quand pour vérifier des faits, des dates, il s'est transporté sur les lieux, & quand, pour rendre son livre moins imparfait, ses principes plus clairs, ses idées plus palpables, il a fait à grands frais dessiner des cartes, tirer des planches, graver des plans?

Tous les auteurs n'ont pas, comme M. de Voltaire, cent mille livres de rentes.

Le plus grand nombre des écrivains composent pour vivre , pour manger , & doivent écrire sous peine de mort.

Non - seulement le contrefacteur vole l'argent d'un écrivain , il lui ravit encore ce qu'il préfère à l'or , à l'argent , à tout ; il lui enleve sa maîtresse , son amante la plus chérie ; il lui enleve la gloire , il mutile son livre , & l'arrête , pour ainsi dire , aux barrières de la postérité.

Toute contrefaçon est informe. Aussi ignorant que fripon , jamais celui qui fait le vil métier de contrefacteur , ne fut ni lire ni corriger une épreuve. Que lui importe

d'ailleurs la célébrité d'un auteur ? Que lui importe que son ouvrage fourmille de fautes , d'incorrections , d'omissions ? En vain l'acheteur crie , réclame contre l'imperfection du livre ; il est vendu , le contrefacteur a volé , a gagné ; son vol demeure impuni , & son but est rempli.

Il y a plus encore : quand les verroux & les cachots du Châtelet , de la Bastille s'ouvrent , se ferment sur un écrivain , qui répond au gouvernement que la Bastille renferme le coupable ? Qui lui répond de la fidélité d'un libraire , d'un méprisable contrefacteur ? Pour rendre plus piquant

le livre qu'il imprime , n'a-t-il pas pu y ajouter des blasphêmes , y glisser quelques phrafes féditieufes , quelques principes dangereux ?

De tout tems les crimes fe touchent : du vol à la perfidie , du vol à la lâcheté , il n'y a qu'un pas.

Ce qui rend plus révoltant encore le métier de contrefacteur , c'est qu'il arrive foyvent qu'un libraire vole fon confrere , fon voifin , fon ami.

En Suisse & ailleurs on a vu un pere voler , contrefaire un ouvrage qu'avoit acheté fon fils ; & j'ai vu à Lyon un fils imprimer fécrètement un livre qu'avoit acheté fon pere.

Qu'on se peigne la situation cruelle d'un imprimeur de qui l'on contrefait l'ouvrage ! Que l'imagination se transporte dans son comptoir au moment où il voit changer en maculatures les exemplaires du livre qu'il avoit acheté ! Les yeux se remplissent d'eau, le cœur se serre en pensant qu'aux termes de ses engagements une foule d'huisfiers accourront chez ce malheureux libraire, & viendront lui prendre ses meubles, ses hardes & son lit.

Ce brigandage des libraires sollicite un exemple. La contrefaçon d'un livre est un vol odieux.

Flétrissons les contrefacteurs !

Que le bourreau les conduise garrottés sur la grande place, qu'ils y fassent amende honorable, & que, s'adressant aux mânes des Robert, des Vitrés, des Henri, des Charles - Etienne (1), ils leur demandent pardon d'avoir souillé l'art de l'imprimerie.

(1) Fameux libraires.



C H A S S E.

EXCEPTÉ le jour de Pâques & le vendredi saint, le roi chasse tous les jours de l'année ; il s'éloigne quelquefois jusqu'à six ou sept lieues, souvent même il chasse plus loin. Quarante gardes - du - corps sont obligés de le suivre au grand galop. Malheur à celui qui se tient mal à cheval ; il tombe, il se casse un bras ou une jambe, quelquefois il a le bonheur de se tuer, c'est ce qui peut lui arriver de plus heureux.



GRANDS CHEMINS.

TOUT le monde a entendu parler de la mauvaise police de l'Angleterre à l'égard des grands chemins ; tout le monde fait qu'en Angleterre , comme en Turquie , comme en Perse , on ne peut voyager fans courir les risques d'être volé ; c'est absolument de même en Espagne.

Ce n'est pas que les miquelets ou archers ne soient en très-grand nombre ; mais comme ils font mal payés , qu'ils ne tiennent à aucun corps ; comme le gouvernement ne les observe pas , ils

trouvent plus simple de s'entendre avec les brigands , dont ils partagent la proie.

Presque tous les voleurs en Espagne sont déguisés en pèlerins ou en hermites : sous prétexte de demander le chemin , l'heure qu'il est , ou l'aumône , ils mettent le pistolet sur la gorge , volent , & tuent communément. Outre que la peine est la même , outre qu'un cadavre est plus tôt dépouillé , un mort garde le secret.

On peut dans chaque ville , il est vrai , prendre une escorte ; mais outre que ces escortes sont excessivement chères , qu'il faut les payer d'avance , & qu'elles vous quittent

à moitié chemin , elles peuvent s'entendre avec les voleurs ; il est plus sûr de s'en passer.

Hors la vieilleffe & la laideur , qui ne tentent personne , les voleurs en Espagne font grace aux femmes , dit - on. Au lieu de voler les voyageufes égarées , ou les bergeres gardant leurs troupeaux , ils les escortent , leur donnent des bouquets , de l'argent , des rubans , les conduisent dans les bois , où chacun de ces drôles à son tour affouvit & perd sur ces malheureufes fes defirs & fes forces.

Si les bandits abondent en Espagne plus qu'ailleurs , il faut en accufer l'extrême misere du peuple,
le

le manque d'ouvrage , il faut en accuser le sommeil profond des guichetiers , qu'un tremblement de terre ne réveilleroit pas ; il faut en accuser encore la permission accordée à quelques prisonniers privilégiés de suspendre à leur fenêtres des bourses, des paniers, dans lesquels leurs complices viennent mettre des cordes, des limes : munis d'outils, les prisonniers s'en vont quand ils veulent ; souvent plusieurs cachots se vident dans une nuit, & tout cela c'est pour les bois.

Le très - petit nombre d'hospices pour les mendiants valides peuple aussi les grands chemins.

Par - tout & toujours le crime &
 le vol seront la seule ressource de
 l'homme qui n'a point d'ouvrage,
 qui a faim, & qui n'a rien.



— — — — —

É V Ê Q U E S.

JAMAIS ni la naissance , ni la faveur n'ouvrent en Espagne le chemin de l'épiscopat ; & tel Capucin est obligé souvent de quitter son cloître , de se faire couper la barbe & de prendre per-ruque , pour occuper le siege de Seville , de Toledé , &c.

Les évêques Espagnols sont d'une vertu exemplaire.

On devroit traduire en toutes les langues , on devroit envoyer dans tous les dioceses du monde chrétien l'excellent discours du lord Greevil sur les devoirs de l'épiscopat.

On a beaucoup écrit contre les évêques ; on a publié mille libelles , mille pamphlets , mille feuilles volantes contre leur luxe , contre leurs mœurs , contre, contre. . . . les contre ne finiroient pas , & jamais on n'a rien écrit de si vrai , que ce qu'on lit dans le discours du lord Greevil. Ce discours est de vingt pages environ ; quarante minutes à peu près suffisent pour le lire , & tout est là.

Lord Greevil , qui a écrit aussi sur la poudre à canon , dit beaucoup de mal de son inventeur ; il a grand tort assurément.

L'inventeur de la poudre , quel qu'il soit (ce n'est pas encore déci-

dé) fut sûrement un excellent homme. Avant la poudre, en effet, n'avions-nous pas des fleches, des dards, des frondes, des scorpions, des balistes, des catapultes, des charriots armés de faux? Que de moyens pour se détruire à petit feu! Honneur au canon, à la poudre, à son inventeur. Graces au canon! nous mourons maintenant, nous tombons sur le champ de bataille sans douleurs, sans angoisses & sans y penser. Oui, lord Greevil a eu grand tort; soyons plus justes que lui, & sachons un gré infini à celui qui a consacré ses loisirs, employé ses veilles & peut-être même exposé sa santé pour

nous découvrir le secret admirable de nous tuer les uns les autres en ne nous faisant presque point de mal.



JOURS MALHEUREUX.

LES Espagnols sont persuadés que le vendredi est un jour sinistre; & quoiqu'il y ait des ordres dans tous les ports pour faire partir les vaisseaux de roi tous les jours de la semaine indifféremment, le plus grand nombre des capitaines évitent de mettre à la voile le vendredi, soit par condescendance pour l'équipage, soit qu'ils craignent eux-mêmes l'influence maligne du vendredi, soit enfin qu'ils ne veulent pas se rendre responsables de l'événement.

C'est au peuple sur-tout que

ce jour funeste inspire le plus de terreur. Quelqu'un tombe-t-il malade le vendredi, c'est le vendredi qui a conjuré le mal ; quelqu'un meurt-il, c'est le vendredi qui a donné le signal à la mort d'emporter le malade ; quelqu'un enfin perd-il son procès, c'est l'influence, c'est la faute du vendredi, & l'on s'en prend au vendredi.

Ce jour tant calomnié a eu pourtant beaucoup de partisans. Outre que c'est le jour de Vénus, Sixte-Quint aimoit le vendredi avec passion, parce que c'étoit le jour de sa naissance, de sa promotion au cardinalat, de son élection à la papauté, & de son couronne-

ment. François I^{er} affuroit que tout lui réuffissoit le vendredi. Henri IV aimoit ce jour de préférence, parce que ce fut un vendredi qu'il vit pour la première fois la belle marquise de Verneuil, celle de toutes ses maîtresses qu'il aima le plus après Gabrielle d'Estées, qu'il ne put jamais oublier, dont il parloit cent fois par jour, dont il conservoit le portrait qu'il baiſoit à chaque instant & qu'il portoit à ſes levres, dit - on, dans l'inſtant même où l'affreux Ravail-lac poignarda ce bon roi.



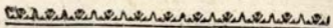
LES ROGATIONS.

L'USAGE des rogations passa en Espagne vers le commencement du septieme siecle. Alors on se contentoit de jeûner, de prier; maintenant on jeûne, on prie, & l'on va dans les champs bénir les arbres, asperger l'herbe, invoquer le tems.

C'est à S. Mamert, fripier à Pontoise, puis curé de S. Thomas du Louvre, puis évêque de Babylone, qu'on doit cette belle découverte. Avant le prélat Mamert, on laissoit faire Dieu, & l'on ne se doutoit pas que l'eau bénite & les prieres eussent la vertu

de fondre ou d'écarter les nuages ,
de hâter la végétation , de colorer
les pêches , & de mûrir les prunes.





LA DUCHESSE D'ALBE.

LA duchesse d'Albe n'a pas un seul de ses cheveux qui n'inspire des desirs. Rien dans le monde n'est aussi beau qu'elle; impossible de la mieux faire quand on l'eût faite exprès. Lorsqu'elle passe, tout le monde se met aux fenêtres, & les enfans même quittent leurs jeux pour la regarder.



F I N A N C E S.

CHACQUE mois voit écloire de nouveaux plans , à chaque heure les administrateurs changent , tous les bureaux sont bouleversés. Il y a rarement mille piaftres en caisse ; souvent les gallions font encore à la Vera-Crux , qu'ils font déjà dépensés ; & souvent le roi du Pérou , le maître de la Castille d'or , & le possesseur de Quito , de Cusco , d'Arequipa , de Porco , l'homme enfin pour qui deux cents mille bras fouillent les mines , frappent des piaftres , ou pesent de l'or , n'a pas , quand il joue , de quoi payer les cartes.

Mais où passent , quel est le dragon qui garde ces lingots , ces sommes immenses qui affluent perpétuellement du Chili , du Mexique en Espagne ? Cet argent passe en France , en Hollande , en Angleterre , s'y change en jeannettes , en mirzas , en colliers , en bagues , & retourne en Amérique orner le sein , briller aux doigts , pendre aux oreilles des jolies femmes du Nouveau-Monde.

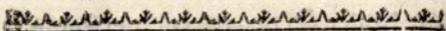
La pénurie du fisc n'est pas nouvelle en Espagne. L'Europe entière a retenti de la banqueroute frauduleuse de Philippe II. On sait que Ferdinand III n'avoit jamais d'argent ; que Philippe IV empruntoit

par-tout , & ne payoit personne : on fait que Philippe V faisoit de l'argent de tout , vendoit tout , auroit vendu l'eau , vendu l'air.

Le roi vient d'établir un conseil des finances. M. Gabarus, né François, en est le président. Tous les yeux sont fixés sur les opérations de M. Gabarus : il est étranger , & par conséquent exposé à l'envie qui multiplie le mal , anéantit le bien , envenime & dénature tout.

M. Gabarus se propose, dit-on, de faire un compte rendu des finances , à l'exemple de M. Necker, dont il évitera sans doute le pathos & le fracas rhétorique.





S U I C I D E.

A Marseille, du tems de Valere Maxime, on gardoit publiquement du poison, qu'on donnoit à ceux qui ayant exposé au sénat les raisons qu'ils avoient de s'ôter la vie, en obtenoient la permission. Le sénat examinoit leurs raisons avec un certain tempérament qui n'étoit ni favorable à l'envie indiscrete de mourir, ni contraire au desir légitime de la mort. On recueilloit les voix, & d'après leur nombre on écrivoit sur la requête: *le sénat vous ordonne de vivre;* ou: *le sénat vous permet de mourir.* En

En Espagne on considère le suicide comme il étoit considéré autrefois à Marseille ; un homme qui se tue , n'est point traîné sur la claie. Les Espagnols regardent le suicide comme une spéculation , & trouvent aussi simple d'aller chercher le bonheur dans l'autre monde , que d'aller tenter fortune dans le nouveau.

Beaucoup de casuistes prétendent néanmoins qu'un suicide se vole au monde , que chacun doit mourir à son tour ; mais le plus grand nombre des théologiens & des moralistes Espagnols permettent à tout malheureux de se tuer quand il est las de respirer , quand la vie

lui fait mal, & quand la nature, la société lui refuse la portion de fortune, de bonheur qu'elle lui doit. Imitons les Espagnols, brûlons toutes nos claies, & regardons l'homme qui se tue, comme un laquais qui quitte un maître qui ne lui paie point ses gages.



CABINET. DERNIERE GUERRE.

DES projets commencés , des moyens lents , des demi-volontés , voilà le rond que l'orgueil national , que la multiplicité des sous-ordres , que les autorités subalternes tracent depuis deux siècles (1) autour des différens mi-

(1) Depuis bien des siècles l'Espagne a eu des ministres nuls , absolument nuls , *le comte de Fuentes* , *le duc de Lerme* entr'autres ; mais par-dessus tous , *le duc d'Uceda* , homme de rien , homme borné , un imbécille , un mannequin bien fait , qui pendant trente ans qu'il est resté dans le ministère , n'a jamais pu concevoir , n'a ja-

nistres ; voilà le rond où la routine leur dit de rester ; voilà le sentier battu pour leurs successeurs ; voilà le fléau , la hache , la coignée , si on peut le dire , qui déracine , qui arrache , qui étouffe en Espagne tous les germes , tous les plants & tous les hommes.

Voilà le mot de la dernière guerre ; voilà pourquoi les ministres , les généraux , les officiers s'accusoient tour - à - tour d'irrésolution , d'impéritie , d'insouciance ; voilà pourquoi deux cents bouches à feu , quatre vaisseaux de ligne ,

mais pu deviner par quel hasard , par quel chemin , & pourquoi faire il étoit venu là.

deux chebecs , cinq frégates , trois brûlots , huit mille Espagnols , & six mille sauvages employerent trois grands mois (1) à combler , à franchir les fossés , à faire tomber les murailles seches , à renverser les bastions de Pensacola , du Bâton-Rouge & de la Maubile. (2) Voilà pourquoi douze mille hommes sont restés pendant quatre ans dans les retranchemens de *Saint-Roch* , dans la baie de

(1) Les François employerent beaucoup moins de tems , beaucoup moins d'hommes , pour prendre Tabago , Esse- quibo , Saint - Vincent , la Grenade , Saint - Eustache , la Dominique , Berbice & Demerari.

(2) La garnison du Bâton-Rouge

Gibraltar (1) ; les uns à vieillir , à dormir , à jouer aux dés dans leurs

étoit composée de trois cents hommes presque nus & mourans de faim. La garnison de Pensacola n'étoit guere mieux pourvue de vivres & d'habits. Vingt hommes , dix minutes , deux coups de canon auroient dû suffire pour prendre la Mobile , défendue seulement par une garde bourgeoise.

(1) Lors des grands préparatifs pour le siege de Gibraltar , M. d'Arçon mandoit : *faute d'hommes , les travaux vont lentement*. Il y avoit assurément des hommes de reste ; mais c'étoient des hommes sans courage , des hommes sans bras. Selon des calculs très - modérés , toutes les dépenses du siege , prises ensemble , faisoient monter chaque coup tiré à un louis ; ainsi l'Espagne dépensoit environ cent quatre - vingt mille livres par jour , pour étourdir le général

tentes, les autres à regarder les batteries flottantes, les barques canonnières, les prames, les tours d'adresse, les tours de force, & autres jeux d'enfans. Il faut ajouter le très-peu de considération dont jouit la marine Espagnole, l'esprit mercantile, l'ardeur des prises, l'amour du gain qui domine les officiers; il faut ajouter l'âge décrépit des vice-amiraux, des chefs-d'escadre, &c. la superstition de tout l'équipage.

Il falloit voir bénir les boulets & les canons; il falloit voir les

Elliot d'un vain bruit qui, souvent dissipé par les vents & perdu dans les airs, n'arrivoit pas même jusqu'à lui.

yeux, les levres de tous les soldats fixées, collées du matin au soir sur des madones, sur des saints, sur des rofaires, sur des croix; il falloit entendre réciter tous les jours à bord, matines, laudes, primes, tierces & vêpres.

A Dieu ne plaife que je condamne ici les actes religieux! A Dieu ne plaife que j'ose douter du pouvoir du Ciel, de l'empire de la Vierge, de l'influence des saints sur le succès des combats, sur le trajet, sur la direction, sur l'effet des grenades, des boulets & des bombes! Mais Dieu s'est expliqué depuis la création: cent fois, mille fois il a dit lui-même, il a fait dire

par *Moyse* à *Samson*, à *Gédéon*,
 aux rois d'Israël, aux chefs, aux législateurs de son peuple, à tous les généraux, officiers, matelots, soldats, tambours du monde, de prier peu, toujours bas, toujours en se battant, & toujours debout.



P É L E R I N A G E S.

PRESQUE tous les habitans de Madrid, (le peuple s'entend) pèlerins nés pour ainsi dire, passent leur vie à aller, à revenir, à retourner à S. Jaques de Compostelle, à Notre - Dame du Mont - Serrat , à *Notre - Dame du Pilier*, à Notre - Dame de Lorette. Ganganelli, qui ne donna jamais sa pantoufle à baiser sans hauffer les épaules, vouloit abolir tous ces pèlerinages. Ce pontife philosophe favoit par cœur que Dieu, la Vierge, les saints méprisent tous les vagabonds ; il favoit aussi qu'il n'y

eut jamais ni pardons , ni rémissions , ni indulgences attachées aux promenades , aux courses pieuses d'un fainéant sur les grands chemins ; il favoit en outre , que les coquilles ramassées sur les bords de la Corogne , près Compostelle , ne guérissent pas plus vite , plus radicalement les maux d'yeux , les maux de dents , les maux d'oreilles , que les écailles d'huitres , de moules , de tortues , qu'on trouve à *Cadix* , à *Cancale* , à *Malaga* , à *Saint - Malo*. Des fenêtres du Vatican , ce pape avoit vu les pélerins , les pélerines , fauter les haies , prendre les volailles , dérober les fruits , gâter , fouler les

grains , les moissons , s'enfoncer ,
 se cacher dans les bois , & ou-
 blier que S. Jacques les épie , les
 fuit de l'œil , & voit tout à tra-
 vers les branches.



DES PETITS-MAITRES.

ON trouve ici , comme partout , des élégans , des hommes agréables , qui , à l'exemple de leurs confreres de delà les monts , ont des chiens , des joockeis , des chevaux , des dettes , des talons rouges , de grands chapeaux , les épaules rondes , & la vue basse.

C'est sur-tout la folie d'être aveugle qui a fait fortune. De bons yeux sont devenus le partage de la canaille ; & lorsqu'un grenadier peut embrasser d'un coup-d'œil un horizon immense ; quand il peut pendant la nuit voir , compter les

coiles , son capitaine & son lieutenant ont besoin d'une lorgnette pour inspecter leur compagnie , & d'un chien , d'un guide ou d'un bâton pour retrouver la porte de leur logement.

Si après avoir blessé la rétine, après avoir endommagé le nerf optique, quelque colonne d'air fracasse l'oreille , brise le tympan , alors cornée , prunelle , globe de l'œil de s'éclaircir , cataracte de tomber , lorgnette , lunettes , conserves de disparoître ; tout le monde verra clair , personne n'entendra plus.

Mais sans colonne d'air un prince sourd n'a qu'à passer , & tous les

agréables soudain seront frappés de surdité.

Ily a quelque tems qu'un grand seigneur begue , chauve , bossu , arriva ici , & dans une nuit tous les dos s'arrondirent , toutes les langues s'épaiffirent , & tous les cheveux tomberent.

On a vu la même chose en France: Quand , après ses premières couches , la reine perdit la plus grande partie de ses beaux cheveux , on vit les femmes de la cour sacrifier leur chevelure & adopter la coëffure connue alors sous le nom de *la coëffure à l'enfant*.

Si la peste , disoit Gordon , attaquoit un jour les têtes couronnées;

on verroit tout le monde brûler
d'envie d'avoir la peste; & tous
ceux qui ne l'auroient pas, se van-
teroient de l'avoir.



COMPLIMENS.

C O M P L I M E N S.

EN s'abordant , nos ancêtres s'embrassoient & disoient : *Dieu vous garde.* En France les lettres de cachet sont encore terminées par *je prie Dieu qu'il vous ait en sa sainte garde.* En Espagne on termine les lettres missives, les billets, les *esquelas*, par cette formule : *Dios garde a usted.* Les complimens Espagnols ne sont point variés, & n'ont point changé depuis l'expulsion des Maures. Dans une assemblée de cent personnes, chacun s'aborde maintenant comme on s'abordoit alors,

en se disant : *je me réjouis de voir que vous vous portiez bien ; me allegro de ver che usted sta bueno* : & l'on répond , *viva usted muchos anos , mille anos ; vivez beaucoup , vivez long-tems*. Cela rappelle un trait assez plaisant. Un Espagnol héritoit d'un oncle riche , dont on lui lisoit le testament ; & à chaque article l'héritier reconnoissant s'écrioit en sanglottant : *mio tio , viva usted muchos anos ; mon cher oncle , vivez long-tems*. Le cher oncle étoit enterré de la veille.





VEILLE DES GRANDES FÊTES.

IL est fort amusant de voir le peuple faire la veille des grandes fêtes , le siege des églises & celui des confessionnaux.

Il seroit difficile de compter les coups de pied , les soufflets qui se distribuent en moins d'un quart-d'heure. Ce qui complete la bizarrerie de cette scene divertissante , c'est l'arrivée d'un grand , ou d'un hidalgos , qui , suivi d'un laquais portant un couffin , fend la foule , sépare les combattans , entre le premier dans le confessionnal , où à genoux sur un carreau , il peut

se confesser à son aise & se repentir commodément.

Les desseins de Dieu sont impénétrables, son ciel est à lui, il peut y loger qui lui plait. Mais le Musulman qui s'enrhume en criant *alla alla*, & le Talapoin qui s'enfonce des épingles dans les fesses, & le Marabou qui marche à cloche-pied, & le Santon qui regarde si le bout de son nez est rouge, verd ou noir, ou *cheveux de la reine*, ou *prune-monsieur*, me paroissent aussi dignes de passer l'éternité dans le palais de Dieu, que le dévot Espagnol qui se querelle & qui se bat en attendant l'absolution.

C A C H O T S.

OUTRE que les cachots sont plus obscurs & plus étroits que les nôtres , on attache si bien ceux qu'on y jette , qu'ils ne peuvent absolument bouger. Dans les prisons de Madrid j'ai vu trois contrebandiers ainsi garrotés; & peut-être dans le moment où je parle d'eux , ces trois malheureux sont encore à la même place.

Et les Espagnols pourtant ne sont pas cruels !





A C A D É M I E S.

DEPUIS ce siècle on a institué quelques académies en Espagne. Celle de la langue espagnole jouit de la plus grande réputation; elle s'assemble deux fois par semaine. Cette académie est composée de vingt-quatre membres, parmi lesquels on distingue MM. de Campomanès, San - Maniego, Moratin, &c.

Il y a quelques années qu'on établit à Madrid une société économique, sous le titre de *Societad de los amigos del pays*, société des amis du pays. Le but de cet éta-

blissement est d'encourager l'agriculture & l'industrie.

Madrid n'est pas la seule ville où il y ait des académies ; il y en a une à Séville , une autre à Barcelone ; mais ces deux académies ne jouissent d'aucune considération.

On va , dit - on , établir bientôt une école de peinture. L'Espagne a produit quelques bons peintres , Vélasquès entr'autres. L'Aragonese est le peintre le plus célèbre de Madrid.

Le cabinet d'histoire naturelle s'augmente tous les jours. La collection des madrepores , des coquilles , des minéraux , des médailles , est immense. La cour en-

tretient des naturalistes à Mexico ,
à Macao , à Lima.

Madrid a une académie de chirurgie ; mais cette science est si peu avancée en Espagne , qu'il vaudroit mieux , pour ainsi dire , se casser la jambe ailleurs , que de se piquer le doigt ici.



E S C R O C S.

MALHEUR à l'étranger qui arrive sans lettres de recommandation & avec beaucoup d'argent ! Il est bientôt entouré d'écornifleurs, de joueurs, & dans quinze jours il est sans chemise.

L'infidélité au jeu n'est nulle part assez décriée : la seule justice qu'on en fasse est d'employer beaucoup de détours pour se dispenser de jouer avec eux ; ce qui ressemble moins au mépris qu'à une précaution. Les loix devroient flétrir ces fripons ; il faudroit leur pendre des cartes au col, des dés aux

oreilles , les faire conduire ainsi sur la place du marché , les contraindre à jouer au piquet , & le bourreau leur fera la chouette.



M É D E C I N S.

LA médecine a fait si peu de progrès en Espagne , que lorsqu'on y tombe malade , il est inutile de faire demander un médecin ; autant vaut - il faire venir une couturiere.

Faites-moi donner du verd-de-gris ; épargnez à mes amis le chagrin de me voir souffrir , je vous en prie , tuez-moi vite. Voilà ce qu'on pourroit dire à tous les médecins Espagnols , à tous les médecins du monde peut-être.

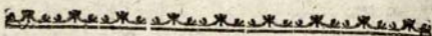
Qu'il me seroit aisé de raconter ce que j'ai vu à Madrid , à Paris , à Berlin & par-tout où j'ai été!

Que de jeunes gens , que d'hommes utiles , que de femmes charmantes vivoient sans les médecins ! Sans eux K*** vivoit encore , elle feroit encore le bonheur de ma vie ; il y a deux ans qu'elle est morte ; elle auroit eu vingt ans le mois prochain.

S'il est vrai que les morts peuvent quelquefois fortir de leur tombe , K***, fors de la tienne , il est minuit : c'est l'heure des morts. Je t'évoque , viens , je t'attends. Dieu ! laisse la venir ; K***, viens , je t'en prie : viens dans ma chambre ; je veux te voir , te dire quelque chose ; je veux te montrer tout ce que tu m'as donné ; je n'ai

rien perdu , j'ai tout gardé ; j'ai encore , j'aurai toujours ton portrait , tes lettres , ta jeannette , ton petit couteau , ton étui , ton chapeau de fleurs , & l'orange que tu mordis quelques minutes avant de mourir.





C R O I X.

QUAND il se conimmet un meur-
 tre sur le grand chemin, on met
 une croix sur la place où le ca-
 davre a été trouvé. Il vaudroit
 mieux y dresser un échafaud ; il est
 moins intéressant pour les voya-
 geurs & autres intéressés de per-
 pétuer le souvenir d'un meurtre,
 que de rappeler l'idée de sa pu-
 nition.



 R E L I G I E U S E S .

IL n'y a que le dieu des assassins qui puisse recevoir les vœux sacrilèges , les vœux germicides d'une jeune religieuse. On compte à Madrid trente monasteres de filles.

C'est la chaleur du climat , c'est l'empire des moines & le tribunal de la pénitence , qui peuplent les cloîtres en Espagne.

Dès l'âge de douze à treize ans , une Espagnole éprouve déjà une forte de frisson de fièvre d'amour ; déjà elle est agitée , tourmentée d'idées , affamée de desirs le soir , la nuit sur-tout. Elle ouvre son ame à son confesseur.

Abus de l'Écriture-sainte , passages tronqués , révélations , miracles , tout est mis en usage pour tromper cette jeune personne. A croire ce moine , c'est Dieu qui l'appelle , qui la cherche , qui la veut ; c'est *le mal de Dieu* qui la tourmente : pour guérir , il faut prendre le voile ; la malheureuse le prend.

Les desirs augmentent , décuplent , centuplent bientôt : la tête se peuple d'images , le sang bout , les veines s'emplissent de feu ; mais il n'est plus tems ; la porte du monde est fermée , il faut renoncer au monde , il faut mourir entre quatre murailles ; desséchée

chée , calcinée de desirs , que ni le jeûne , ni le cilice , ni le chant des hymnes , ni la jouissance de Dieu , des anges , des saints , en rêve , ne peuvent ni assouvir , ni modérer , ni éteindre : telle est la vocation , la vie , le supplice , la mort des religieuses de Madrid , des religieuses du monde entier.

Souverains , réunissez - vous ! ouvrez ces cachots de la religion ! Du fond de leurs cellules ces malheureuses vous implorent à genoux ; rendez - les au monde , à l'amour , à la vie de la vie , & ne souffrez plus qu'un million de femmes se cachent , nous fuient , & passent leurs jours à tout désirer ,

à tout regretter , à prier , à pleurer , à implorer la continence , à postuler l'éternité.

